

Sciences sociales des religions et de la quantification



Emmanuel DIDIER¹

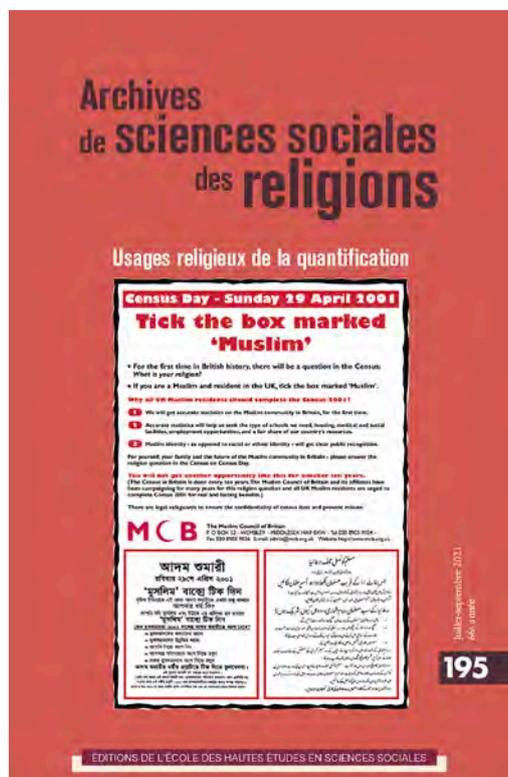
Centre Maurice Halbwachs (CNRS/ENS/EHESS)

Un mouvement actuel animant les sciences sociales de la quantification les mène à aborder une variété chaque jour plus grande d'objets. Jusqu'à maintenant, la part du lion était réservée aux études attentives aux effets des nombres sur l'État et son pouvoir d'une part, la science et son savoir d'autre part. De nombreux chantiers nouveaux sont en train d'être ouverts, permettant ainsi d'éclairer tous ces nouveaux domaines d'une lumière neuve et fraîche. L'un d'entre eux est la religion. Nous voudrions en donner ici deux exemples récents.

Saluons, en effet, pour commencer, la parution toute récente du numéro des *Archives de sciences sociales des religions* portant sur les « Usages religieux de la quantification » (juillet-sept. 2021, n°195) dirigé par Béatrice de Gasquet. Le numéro comporte dix contributions qui couvrent une période commençant au Moyen-Âge et se terminant aujourd'hui et qui portent sur le christianisme, le protestantisme, l'islam et le judaïsme. Toutes entendent opérer un « déplacement du regard » – du « quanti » comme méthode scientifique au « quanti » comme pratique et comme objet d'étude (p. 9) et ainsi « ouvrir le chantier » de croiser les sciences sociales du religieux et de la quantification.

Béatrice de Gasquet, dans son introduction, dégage cinq thèmes majeurs abordés par les articles. Remarquons la question particulièrement originale des pratiques de décompte opérées par les croyants eux-mêmes dans le christianisme médiéval : comment et pourquoi comptent-ils eux-mêmes leurs actes de piété ? Cette question permet d'opérer un rapprochement avec le très contemporain « *quantified self* » qui interroge lui aussi le lien entre quantification et processus de subjectivation.

Soulignons aussi l'intérêt porté aux pratiques « stactivistes » de mouvements minoritaires chez les catholiques d'une part et les juifs de l'autre, qui, au milieu du XX^e siècle, s'emparent de la méthode des enquêtes quantitatives, ce qui a pour double effet d'investir



1. emmanuel.didier@ehess.fr

les enquêteurs d'une nouvelle « responsabilité indissociablement sociale et religieuse » et de « produire un savoir englobant et moderne sur la société » (p. 21).

On tombera entièrement d'accord avec la conclusion selon laquelle « explorer les usages religieux de la quantification permet ainsi d'éclairer à nouveaux frais de nombreux objets des sciences sociales du religieux » (p. 24). En particulier, au moment où ont été publiés les résultats de la Commission indépendante sur les abus sexuels de l'Église (CIASE), qui était une vaste entreprise quantitative, et a engendré une sorte de sidération, ce volume, qui était en train de sortir et qui donc ne pouvait matériellement en parler, fournit tout de même de façon très opportune les outils heuristiques nécessaires à une compréhension fine et équilibrée de ses effets.

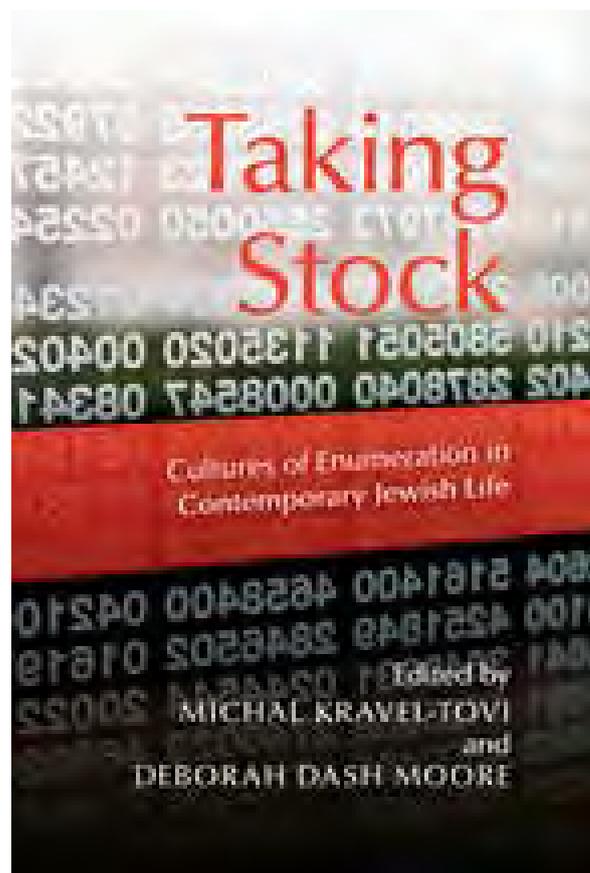
Ce numéro de revue peut être rapproché d'un ouvrage collectif portant sur les « cultures de l'énumération dans la société contemporaine juive » publié en 2016 – mais que la revue n'a reçu que récemment – et édité par Kravel-Tovi et Moore. Leur entreprise ne porte pas spécifiquement sur la religion ; il s'agit plutôt d'une série d'études sur la « culture juive-israélienne », mais la religion reste cependant une composante essentielle de la réflexion.

Le livre est composé de 10 contributions dont une excellente postface de Ted Porter, regroupées en trois parties : la première, « compter les morts », est la plus originale et cherche à spécifier les effets sociaux des nombres appelés « iconiques ». Il s'agit en particulier du « Six millions » de juifs tués pendant la Shoah, ou encore les chiffres utilisés comme noms de lieux – comme « Place des Trois » ou « Rue des Quatre » qui rappellent des événements plus récents dont un tel nombre de personnes ont été les victimes. Cette partie permet de mieux rendre compte des usages symboliques des nombres en société, question qui est rarement abordée par la littérature de sciences sociales de la quantification.

La seconde partie porte sur « le décompte des vivants » qui montre quelques exemples de façons selon lesquelles la catégorie des « juifs » est utilisée dans la culture israélienne. Mentionnons en particulier l'article d'Anat Leibler sur la co-production de l'ethnicité et de la majorité juive pour la construction d'Israël et de la Palestine.

Enfin, la troisième partie est intitulée « compter les objets ». Il s'agit en particulier des millions de livres en yiddish du Yiddish Book Center situé à Amherst dans le Massachussetts, constituant ensemble un lien affectif entre les générations actuelles et passées – ce qui constitue une surprise puisque, loin de ne voir dans les chiffres que des opérateurs froids et objectifs, on découvre qu'ils peuvent tout aussi bien produire des « temporalités affectives » (p. 21).

Ainsi, ouvrant de nouveaux terrains passionnants aux études sociales de la quantification, les spécialistes de sciences sociales de la religion nous montrent aussi des conditions de possibilités et des effets des nombres insoupçonnés et d'une très grande richesse. Réjouissons-nous de ces avancées et souhaitons-leur de proliférer !



Références

de Gasquet B. (2021), « Introduction : usages religieux de la quantification », Numéro spécial, *Archives de sciences sociales des religions*, n° 195, pp. 9 28.

Kravel-Tovi M. and D. Dash Moore (2016), *Taking Stock: Cultures of Enumeration in Contemporary Jewish Life*, Bloomington, Indiana University Press.